

Peut-on vouloir le mal ?

La volonté est la faculté de se projeter consciemment et librement vers des fins. Elle fait échapper l'homme au déterminisme qui régit les phénomènes naturels et dans la mesure où elle met en jeu la conscience ou la raison, elle **implique la discrimination du bien et du mal**. Envisager que l'on puisse vouloir le mal revient donc à prétendre que l'on puisse consciemment et librement choisir le mal, or cela ne va pas de soi. Au contraire, l'existence d'une telle volonté nous paraît proprement inintelligible. **Une telle possibilité est d'ailleurs si ténébreuse pour la conscience humaine qu'on a toujours cherché à imputer la méchanceté, non à une volonté perverse mais à l'action sur une volonté, par nature définie comme inclination au bien, de quelque chose la dépossédant de son propre pouvoir**. Faut-il donc accepter l'idée qu'il y ait en l'homme une volonté perverse c'est-à-dire une volonté faisant délibérément le choix du mal, voire se réjouissant de faire le mal en sachant que c'est le mal ? Comment comprendre que l'homme puisse discerner le bien du mal et néanmoins se déterminer au mal ? Est-ce l'aveu qu'il y a des méchants par nature ou bien la méchanceté n'est-elle que l'expression de l'ignorance ou de l'aliénation ? Faut-il admettre que la volonté du mal est un possible de la liberté au risque de dévoiler l'essence démoniaque de cette dernière ?

D'une part il semble que par nature la volonté ne puisse se déterminer qu'au bien, d'autre part que si l'on devait refuser le principe d'une volonté du mal, on s'absoudrait à bon compte de ses fautes et on exonérerait les méchants de toute responsabilité. Le jugement moral et la punition perdraient toute légitimité et nos institutions les plus solennelles seraient disqualifiées.

I L'intellectualisme moral : Nul n'est méchant volontairement

Vouloir consiste à tendre vers une fin or il semble bien que préalablement à toute réflexion ou exercice de la liberté, la nature ait déterminé, sous la forme d'un irrépressible désir, l'essence de cette fin. « **Nous sommes tous enflammés du désir d'être heureux** », affirmait Cicéron. Pour Pascal, c'est le motif de toutes les actions de tous les hommes. **L'homme aspire au bonheur et tout ce qu'il fait, il le fait en vue de cette fin qui n'est pas le moyen d'une autre, mais la fin en vue de laquelle toutes les autres ne sont que des moyens**. C'est ce qu'explique Aristote dans le livre I de l'Ethique à Nicomaque. Nul ne veut être malheureux, nul ne veut le mal.

Dans cette première approche (avant tout Socratique), il apparaît que le « **nul n'est méchant volontairement** » platonicien signifie : « nul n'est malheureux volontairement ». Nous ne doutons pas que le sadique fasse le mal parce qu'il y trouve un plaisir ou que le masochiste s'offre à ses sinistres machinations par goût de jouissances morbides. Cependant, **pour Socrate le méchant est un malheureux parce qu'il est victime de son ignorance et de sa servitude**. Nul ne peut, en effet, être heureux d'être ignorant et esclave. **Le méchant est à plaindre non à accabler. Il mérite notre compassion et doit être éclairé pour se guérir d'une injustice**

témoignant, non pas qu'il veut le mal mais qu'il ne sait pas viser correctement le bien ou le bonheur qu'il veut. C'est une chose de vouloir le bien ou le bonheur, c'en est une autre de savoir en quoi il consiste. **Selon la théorie intellectualiste, si l'homme avait la connaissance des vraies valeurs, s'il voyait clair en ses actions, sa conduite serait infailliblement droite car l'intelligence du bien** incline naturellement la volonté dans la bonne direction. Nul ne peut se représenter clairement ce qu'est le bien et se déterminer au mal.

Par exemple, les nazis, les communistes voulaient-ils le mal qu'ils ont fait ou bien, en s'adonnant aux crimes de masse que l'on sait, croyaient-ils travailler au bien de l'humanité ? Car, à s'en tenir aux discours des uns et des autres, il apparaît qu'ils n'invitaient pas leurs adeptes à faire l'œuvre du diable mais au contraire à promouvoir ce qu'ils considéraient comme un idéal : le triomphe glorieux de l'aryanité pour les nazis, l'accomplissement des fins humaines de l'histoire pour les communistes. Il s'ensuit que si les uns se sont sentis tenus de dératiser la planète (Hitler) et les autres de « nettoyer la terre russe de ses insectes nuisibles » (Lénine) c'est parce qu'ils étaient persuadés que les juifs ou les bourgeois incarnaient un mal qu'il fallait éradiquer. **Si donc il est vrai qu'ils œuvraient à ce qu'ils croyaient être un bien, il ne faut pas imputer l'horreur totalitaire à une volonté délibérée du mal de la part des artisans de chacun des systèmes mais à une terrifiante méprise sur le sens du bien commun.** Ce qui serait en cause ne serait pas la méchanceté avérée mais l'aveuglement idéologique, c'est-à-dire au fond l'ignorance. **Dans leur délire, la fin justifie les moyens. « Le jugement moral est conditionné, avec le jugement politique, par les nécessités intérieures de la lutte »** affirmait Trotski. Bref, le tyran ne fait pas le mal par goût du mal mais par amour du bien.

Au terme de cette première analyse, il faut donc innocenter le méchant d'une volonté maligne. Il fait le mal, involontairement, par erreur, parce qu'il n'a pas la liberté de comprendre ce qu'est le bien. Si son intelligence n'était pas mise en échec par quelque chose qui l'aliène, il ferait le bien qu'il veut et il serait heureux, ainsi que le pensent encore aujourd'hui nos contemporains, lorsque dans les salles d'audience, les avocats incriminent le déterminisme social ou inconscient pour rendre intelligibles les horreurs qu'on juge. S'il est un violeur d'enfants, un criminel de grands chemins, ce n'est pas qu'il veut le mal qu'il fait, c'est qu'il répète, à son insu, de manière compulsive un mal dont il fut dans sa petite enfance victime, c'est que la misère de ses conditions de vie, son absence d'éducation, ses mauvaises fréquentations l'ont déterminé à agir ainsi. **Il ne veut pas le mal, il veut mal le bien qu'il escompte des maux qu'il perpétue.**

II La méchanceté est volontaire

La négligence est faute volontaire. On attend, en effet, d'un homme qu'il fasse usage des dispositions de sa nature et le tribunal ne disculpe pas celui qui s'est cru autorisé à faire preuve d'inconscience. Par exemple, personne ne contraint l'ivrogne à boire et c'est bien de son plein gré qu'il achète ses bouteilles, les cachent au regard de sa femme et les vide jusqu'à être submergé par l'ivresse. Il est alors dans la situation de commettre des actes violents, illicites. Il a en effet perdu la capacité de contrôler sa conduite mais **ce qu'il fait alors DANS l'ignorance (inconsciemment), on ne peut pas dire qu'il le fait PAR ignorance.** Il est exact de dire qu'un homme sous l'empire des passions n'est plus maître de lui-même ni lucide. Mais

L'aveuglement et la servitude qui engendre la perversion sont imputables à la volonté. On ne naît pas courageux, juste ou tempérant, on le devient en s'appliquant à l'être, on agit dans le sens du vice ou dans celui de la vertu. Le méchant n'est donc pas irresponsable de sa méchanceté. Elle est imputable à sa négligence et à sa faiblesse, l'une et l'autre étant des fautes condamnables. Mais d'où vient la tendance si communément partagée à se laisser aller ? Ne serait-ce pas qu'il y a dans l'humaine nature une inclination au mal à laquelle la volonté s'abandonne volontairement et parfois avec délectation ?

III. L'ivresse de la liberté ou la tentation de la toute puissance.

L'ouverture au mal semble constitutive d'une volonté libre car ce qui séduit, c'est l'absolu de son propre pouvoir. En faisant le choix du mal, l'homme n'est plus captif d'une morale impérative, il s'enivre d'une puissance divine. Abolir la différence entre le bien et le mal, s'instituer mesure de l'un ou de l'autre est la grande tentation de ceux en qui se déchaîne la volonté de puissance. La souveraineté humaine ne reconnaît plus alors de limite et revendique le droit de décider de ce qui est bien ou de ce qui est mal. Nietzsche prophétisait dans les années 1880, que le nihilisme serait la vérité des deux siècles à venir. **Toutes les valeurs transcendantes : le bien, le vrai, le beau, le juste seraient emportées par la « mort de Dieu ».** « Que signifie le nihilisme ? écrit-il dans la Volonté de puissance. Que les valeurs supérieures se déprécient ». La liberté absolue, la liberté sans autre loi que celle qu'elle définit se décline comme liberté nihiliste. Et de fait, le vingtième siècle a donné la mesure de la rage destructrice du « tout est permis ». **Une telle liberté s'accomplit dans la terreur et la mort.**

Faut-il donc admettre que « la liberté est un principe éthique d'essence démoniaque » selon la formule de Cioran dans Double visage de la liberté ? Car qu'elle implique « la double possibilité de nous sauver ou de nous perdre », il faut en convenir, mais comment comprendre qu'elle fasse le choix de se perdre plutôt que de se sauver ?

Le fruit le plus savoureux est le fruit interdit, c'est un fait. Comment le comprendre ? S'agit-il de dire que c'est l'interdit qui suscite le désir de transgression et que si l'homme n'était pas frustré dans ses désirs, il serait heureux et bon ? Ou bien faut-il consentir à l'idée qu'il y a une malignité du désir humain et que c'est précisément cette malignité qui rend nécessaire la définition d'interdits ? Ainsi est-il emblématique que, **dans le mythe biblique, le premier acte de la liberté humaine soit de désobéir à la Loi divine, de s'en détourner et d'affirmer sa nature transgressive.** Notre condition native est celle d'un pécheur, d'une volonté qui se détourne de la Loi. **Le mal moral vient bien de nous, mais c'est une volonté en lutte avec elle-même séduite par ce qu'elle ne veut pas et auquel pourtant elle s'abandonne volontairement.**

C'est une condition tragique de la condition humaine, qui marque la distance séparant le vouloir du pouvoir. **Nous sommes pécheurs parce que nous n'avons pas la perfection de l'être divin, pur Esprit, non alourdi du poids de la matière, de la chair c'est-à-dire des diverses concupiscences, (celle de la volupté, du pouvoir, des richesses) œuvrant dans la nature humaine.** Nous sommes bien libres d'accepter le commandement ou de le refuser ; nous avons

assez de lucidité pour reconnaître la bonté de la Loi et vouloir le bien mais nous n'avons pas la force de l'accomplir car le péché impose sa loi et nous fait pencher vers le mal. Tout se passe comme s'il y avait une tension intérieure à la volonté. **Il y a une connaturalité de l'humaine nature et du mal et c'est cela qui facilite l'emprise du péché.**

St Augustin soutient ainsi que nul ne fait spontanément le bien car la volonté humaine est une volonté perverse, une volonté sous l'emprise du péché. D'où la nécessité de distinguer le libre arbitre qui implique la liberté de faire le mal, par où le méchant est entièrement responsable et la vraie liberté désignant l'état de celui qui est libéré par la grâce de Dieu. Ainsi, pour les chrétiens il est difficile d'admettre la réalité d'une impuissance morale constitutive de l'homme sans le secours de Dieu.

IV Dépassement : la thèse kantienne : Le mal est radical mais la volonté n'est pas démoniaque.

Pour Kant, le choix du mal est bien affaire de volonté. L'homme est entièrement responsable. Mais d'autre part l'homme ou certains hommes ne sont pas par nature mauvais, même s'il faut reconnaître l'existence d'un penchant au mal. **L'homme n'est mauvais ni dans ce qui le définit comme un être naturel à part entière : la sensibilité; ni dans ce qui l'arrache à l'ordre exclusivement naturel et rend possible la morale et le droit à savoir la raison pratique et la liberté qu'elle postule.**

« A l'instar de l'animal, l'homme est mû par des appétits, des pulsions, des inclinations naturelles. Mais la sensibilité en tant que telle est innocente. Elle est extérieure au champ de la moralité car ne peut s'exposer au jugement moral qu'une conduite mettant en jeu la liberté d'un arbitre, c'est-à-dire la capacité de se rendre indépendant des inclinations naturelles et d'y consentir ou non par l'initiative d'une volonté. Il s'ensuit que « pour donner un fondement du mal moral dans l'homme, la sensibilité contient trop peu ; car, en ôtant les motifs qui peuvent naître de la liberté, elle rend l'homme purement animal » Kant

Or l'homme n'est pas un animal. Il n'est pas déterminé par la loi naturelle comme le lion ou la gazelle. Non rigoureusement soumis au déterminisme de la nature, il a la possibilité de se déterminer par la représentation de lois. Il agit pour des motifs et c'est en tant que tel qu'on peut lui imputer la responsabilité de ses actes, fussent-ils les plus noirs. **Le fondement du mal moral se trouve dans l'aptitude proprement métaphysique à se donner la loi de sa conduite, quelle que soit cette loi. La nature ou sensibilité n'est pas responsable, seule une liberté c'est-à-dire une raison pratique peut l'être.**

En sa qualité de nature raisonnable, l'homme a une disposition morale, il se représente **nécessairement** la loi morale et celle-ci l'oblige. **La loi morale « s'impose à lui, [...] d'une manière irrésistible en vertu de la disposition morale ;** et si nul autre motif n'agissait en sens contraire, il l'accueillerait aussi dans sa maxime suprême, comme raison suffisante de son arbitre, c'est-à-dire qu'il serait bon moralement ». Pour Kant, l'homme n'est pas un être diabolique.

Si la raison est le pouvoir de déterminer la volonté par la loi morale, cela n'est possible qu'en se rendant indépendant des inclinations naturelles et en particulier de celle de l'amour de soi qui pousse chaque être à tendre à la satisfaction de ses désirs ou de ses intérêts. Le problème moral se joue au carrefour de deux motifs en concurrence, le motif purement moral et le mobile sensible, or l'expérience montre que l'homme a tendance à privilégier dans la maxime (le principe subjectif de son vouloir) de son action, les exigences de l'amour de soi à celles de la moralité. **C'est cela que Kant appelle : «le penchant au mal».** **L'homme est, de fait, enclin à préférer ce qui le rendrait heureux à ce qui le rendrait moral.** Aussi lorsqu'il y a un conflit entre les deux aspirations, aussi naturelles l'une que l'autre, il est porté à sacrifier la loi morale à l'accomplissement de son désir. Il renverse la hiérarchie de droit entre la jouissance de la vie et la moralité, entre sa dimension sensible et sa dimension intelligible ou, pour parler le langage de St Paul, **il consacre la victoire de l'homme sous l'emprise de la chair en consentant à la défaite de l'homme selon l'esprit ou la liberté.** Qu'il y ait dans l'observation de ce fait, une irrationalité relativement opaque à l'entendement, nul doute, mais telle est la condition humaine. Les prétentions de l'amour de soi s'insurgent contre ce qui nous rendrait estimables et triomphent souvent de l'autonomie rationnelle. Nous sommes responsables de leur céder et donc entièrement coupables mais ce n'est pas en vertu d'une méchanceté native, c'est en vertu d'un mauvais usage de notre liberté.

« La banalité du mal » (Arendt) n'est pas méconnaissance de sa monstruosité possible et de la nécessité morale de le condamner. C'est seulement l'aveu que **le mal est une possibilité de l'humaine nature, aussi humaine que la possibilité inverse.** Et le choix de l'une ou de l'autre dépend sans doute moins de la grâce divine que d'une rigoureuse éducation morale et du développement en chacun de l'aptitude à penser afin de se représenter correctement son devoir.